

# La prostitution sur la scène de l'écriture dans l'œuvre d'Abdellah Taïa

Ralph Heyndels  
University of Miami

C'étaient des prostituées. Mais je ne voulais  
pas les juger. Pourquoi les juger ? Le plus  
méprisable, le plus pathétique, c'était moi.  
Le plus affreusement seul, c'était moi.  
Taïa, *Infidèles*, p. 115

La section d'ouverture de *L'Armée du salut* contient une espèce  
de fable indicielle faisant écho, à travers la rage que son

souvenir jamais éteint suscite régulièrement chez le père du narrateur, à la possible aventure amoureuse, passée, de son épouse, M'Barka, avec un cousin: « Dans la tête [du] père c'était une trahison » (2006, p. 19). La description phénoménale des conséquences de celle-ci, qui initie le roman et à laquelle on va revenir dans cet article, en informe une des isotopies significatives principales. Cette dernière inclut le motif de la prostitution<sup>1</sup> – ou plutôt de l'anathème proféré à son égard – qui joue (comme celui de la trahison, qui lui est intimement lié<sup>2</sup>), au-delà de son inscription existentielle, un rôle qui relève, bien plus peut-être que celui de « la revendication du thème subversif de l'homosexualité », d'une critique politique de « l'hypocrisie morale ambiante » et de « la déraison rigoriste et punitive de la phallocratie arabo-musulmane » (El Maarouf, 2014, p. 131). Elle symptomatise en effet une société qui, selon Abdellah Taïa, demeure, malgré certains changements plus ou moins récents, autoritaire et affairiste, dominée par l'exploitation éhontée, l'aliénation perverse et le mépris cynique des pauvres et des humbles, la gangrène tentaculaire de la corruption institutionnalisée, l'injustice érigée en état de fait et la contrainte omniprésente imposée aux esprits, aux corps et aux désirs.

De cette condition sociale, l'écrivain opère le procès radical dans l'ensemble de son œuvre par la médiation scripturale d'un imaginaire très complexe où se mêlent consubstantiellement l'éthique, l'érotique et le poétique. Mais ce qui est particulièrement remarquable dans la démarche

---

<sup>1</sup> La prostitution est souvent associée à la figure de la mère. C'est le cas avec la mère d'Omar dans *Le Jour du Roi* et avec celle de Jallal, Slima, dans *Infidèles*.

<sup>2</sup> Sur la signification de la trahison dans l'œuvre de Taïa, voir Heyndels (2014b).

littéraire de Taïa, c'est qu'un tel engagement critique est inséré dans l'expérience profonde de la subjectivité<sup>3</sup> et indissociable de celle-ci. La subjectivité, qui procède d'une véritable « vivance » immanente, est non seulement auto-réfléchie dans et par l'écriture, mais traversée par cela même dont elle dénonce les effets objectifs, qu'elle entend en quelque sorte retourner dialectiquement contre l'emprise du monde qui tente de l'écraser de tout son poids de malheur, de honte et d'humiliation, d'exclusion et de souffrance. La topique de la prostitution (de même que celle de la folie<sup>4</sup>) participe dès lors à la fois du sujet même qui l'énonce et de l'objet que celui-ci dénonce, de même qu'elle s'insère simultanément dans la fatalité de l'opprobre et dans la transformation volontariste de celui-ci en une libération destinale ouvrant sur des possibilités, seraient-elles limitées et marginales, d'autonomie et de libre arbitre.

### ***Modalités de la prostitution : séduction, trahison, trafic***

Dans la trajectoire autofictionnelle du premier roman publié par l'auteur, la première trahison effectuée par Abdellah est aussi celle de son premier amour passionnel, éprouvé pour son frère aîné : « [e]t le pire, c'est que j'ai aimé ça » (Taïa, 2006, p. 61)<sup>5</sup>. On notera l'ambivalence de cet aveu dans lequel « ça »

---

<sup>3</sup> Lire à ce sujet l'entretien d'Abdellah Taïa (2016).

<sup>4</sup> Se reporter à Heyndels (à paraître b).

<sup>5</sup> Voir Heyndels (2014a) et Genon. À souligner le caractère proprement inaugural de la trahison comme matrice de l'écriture autofictionnelle de Taïa dès *L'Armée du salut*. Sur le positionnement critique subjectif d'Abdellah Taïa par rapport au Maroc, se reporter à Heyndels (à paraître c).

désigne à la fois ce qui en précède immédiatement l’assertion (à savoir l’acte de trahir l’objet d’adoration) et ce qui est inféré tout aussitôt après : la volupté ressentie avec Salim, serait-elle, ou sans doute d’autant plus qu’elle est, coupable, à savoir la chute lascive comme prime du plaisir procuré dans et par l’infamie. La scène se passe à Tanger, la « ville de tous les trafics » (p. 71)<sup>6</sup>, qui est, dans *L’Armée du salut*, le site par excellence de la trahison déverrouillant les blocages destinaux et engendrant la force mélancolique nécessaire au narrateur pour aller de l’avant et poursuivre sa trajectoire dans l’écriture. Entre prolepse et analepse, et du narrateur intratextuel à l’auteur-écrivain, elle se voit octroyer ce rôle provocateur dès le début du roman. C’est de ce site fondateur que toute la vie écrite du narrateur, telle qu’elle est ici (ré)inventée, est partie, sans qu’il sache cependant, à ce moment crucial de sa destinée, « [où] aller maintenant qu’[il] est assailli de doutes », ni « que faire de Tanger », ni « [c]omment faire avec Tanger » (p. 64).

C’est en ce lieu textuel qu’est peut-être en quelque sorte ancrée l’autofiction qui, de l’écrivain, retrace l’origine, le développement et même la virtualité : « [*L*]e beau mensonge », pour reprendre le titre du colloque « [à] l’université Mohamed V » de Rabat au cours duquel le narrateur « [a] rencontré Jean » (p. 81). Vers le début de la troisième section du récit (p. 81-85), Abdellah, qui a pris l’initiative, séduit le professeur genevois. Il le fait en jouant la candeur et la spontanéité : « Innocent, je lui dis “Je voudrais bien prendre un verre avec vous” [...]. Sans réfléchir, je revins à la charge [...]. [...] »

---

<sup>6</sup> Cette formulation fait bien sûr écho au passage sur Tanger dans *Journal du voleur* de Genet. Sur les topoi littéraires associés à Tanger, voir Zemmouri.

J'insistai [...]. » (p. 81) L'usage contrôlé et nuancé du langage affectif utilisé par le narrateur indique ensuite une distance dénomminative, une réticence de l'énonciation : « Quelque chose était né entre nous, en nous [...]. Une entente réelle [...]. De l'amour ? Peut-être ? De l'attachement fort en tout cas, déjà, pour l'instant. » (p. 82) Abdellah triomphe momentanément : « [Il] avait gagné quelque chose, quelqu'un. [Il] étai[t] fier sans savoir de quoi exactement. » (p. 84) Or l'énigme de ce *de quoi* n'est pas sans incidence sur la portée symbolique des enjeux procédant des ambivalences solidaires de la traîtrise et de la prostitution.

Si l'on ne sait rien de l'attraction sexuelle exercée, ou non, par Jean sur le narrateur, et si l'on apprend par la suite que, pour celui-ci, dans cette relation, « [l'] amour physique [...] n'était pas l'essentiel » (p. 98), on devine, dès leur rencontre, que l'universitaire suisse est attiré sexuellement par les garçons marocains. C'est par une allusion à Pasolini que le narrateur suggère à Jean qu'il a perçu l'attirance qu'il exerce sur lui, mais cette ruse du discours a son prix. Elle l'englobe en effet dans la généralité des jeunes garçons susceptibles, au Maroc, de plaire au professeur suisse : « Sur la plage de Salé, je lui parlai de Pier Paolo Pasolini [...]. L'écrivain-cinéaste avait eu une sorte de coup de foudre pour Salé [...]. Plusieurs mois plus tard, Jean m'a dit qu'il avait été très touché par mon récit sur Pasolini, surtout par ce que je ne disais pas mais que je laissais volontiers entendre. » (p. 83) Lorsqu'en janvier 1997, le narrateur retrouve Tanger avec son amant, c'est le troublant Mohamed qui les y attend<sup>7</sup>, avec sa « beauté [...] extraordinaire » (p. 108),

---

<sup>7</sup> Cet épisode de *L'Armée du salut* apparaît déjà sous une première forme dans un des récits du *Rouge du tarbouche* (p. 113-124).

mais encore avec sa lascivité et sa disponibilité sexuelle : « Jean l'avait dragué dans la galerie Delacroix [...]. Mohamed l'avait suivi immédiatement. » (p. 108) Et Abdellah de s'interroger, rhétoriquement, car de sa question il a bien sûr déjà deviné la réponse : « Jean était au Maroc pour cela aussi : se faire de jolis petits Marocains ? Ne venait-il pas au Maroc uniquement pour moi ? » (p. 108) La victoire séductrice de Rabat s'écroule moins d'un an plus tard à Tanger : « Mohamed était divin, sublime, je ne pouvais pas rivaliser. » (p. 108)

### ***Dialectique de l'objet et du sujet : suis-une pute ?***

« Je l'aimais aussi, à ma façon. » (p. 123) : c'est en ces termes que le narrateur désigne son sentiment pour Jean. La modalisation affixée à l'expression affective en limite bien sûr la portée. *L'Armée du salut* commence dans l'excès passionnel d'Abdellah pour son frère aîné et se termine sur quelque chose qui, dans l'ordre de la carte du tendre, relève du relatif et bientôt se transformera dans la trivialité du malentendu. Il y a eu certes un bref moment de « légèreté » (p. 134), une embellie passagère, lors de l'épisode de Ouarzazate, qui « dix jours durant » fut, du narrateur et de Jean, « [le] roman d'amour » (p. 135). Mais si l'échec final de la relation rappelle par ses conséquences le désastre tangérois – « J'étais seul, abandonné. » (p. 146) –, c'est, dans la clôture subjective, sur le plan empirique d'un fait accompli. Ce fiasco non seulement se différencie nettement du risque majeur de la catastrophe qui s'était abattue sur Abdellah à Tanger, mais encore il le mènera à la centralité de l'écriture de soi : « J'allais écrire pour moi, pour les autres, ma vie, mon passé, mon avenir. » (p. 127) Assurément,

ce ne sera pas avec Jean, et pas à Genève, mais ultimement à Paris, « qui depuis toujours [le] fascinait » (p. 98) et où le narrateur avait confié à son amant qu'il « rêvai[t] d'habiter un jour » (p. 98). La mélancolie revient à celui qui avait pris la décision de rompre : « [c']est moi qui étais parti, moi qui l'avais quitté » (p. 138).

Mais encore : dans son effort de blesser l'autre et dans sa rationalisation unilatérale, la fureur manifestée par Jean va se faire vengeresse. Elle en devient immanquablement destructrice non seulement de la relation passée, mais aussi, réflexivement, de lui-même : « Au Maroc, un mois avant mon nouveau départ [celui qui va le mener à l'Armée du Salut de Genève], Marc, un ami à moi [...] que Jean connaissait un peu, a reçu de celui-ci une lettre pour le prévenir de ma "mauvaiseté", il fallait faire attention, Abdellah n'était finalement qu'une petite pute comme il y en avait tant au Maroc [...]. » (p. 153) « Voilà les mots [...] décrivant [le narrateur] que [celui-ci] avai[t] en tête au moment où [il] prenait l'avion pour Genève, pour cet autre monde, froid, où une bataille n'attendait que [lui] pour commencer. » (p. 153) L'accusation est d'autant plus perfide que c'est le stigmate de la prostitution qui l'accompagne mentalement au moment de son arrivée en Europe, la dernière qui soit datée dans le roman : « 30 septembre 1998 » (p. 76).

L'ombre portée de la prostitution surdétermine les romans ultérieurs d'Abdellah Taïa et s'incarne dans les personnages de la mère d'Omar, dans *Le Jour du Roi*, de Slima et de son fils Jallal, dans *Infidèles*, de Zahira, d'Aziz et de Naïma, dans *Un pays pour mourir*, et elle apparaît déjà dans des textes antérieurs à *L'Armée du salut* repris dans *Le Rouge du tarbouche* et dans *Mon Maroc*. D'une telle surdétermination la trace tenace

est aussi le plus souvent associée aux idées d'affirmation subjective, de défi, de résilience, voire de liberté, comme c'est le cas dans la proclamation de la mère d'Omar, dans *Le Jour du Roi*, « que [...] les voisines appelaient "la pute" » et qui répète « encore et encore la même phrase: "Je suis libre." » – et le narrateur d'ajouter : « Et c'était vrai, elle n'avait jamais renoncé à sa liberté. » (2010, p. 33) – ; ou encore avec Zahira, dans *Un pays pour mourir*, qui déclare aussi : « Je suis libre. » (2015, p. 13) Elle relève aussi d'une irrésistible attirance sexuelle, telle celle qui a submergé le père d'Omar à l'égard de sa femme : « [...] c'est cela que j'ai aimé particulièrement chez elle. Que j'aime toujours en elle. Une pute. [...] Elle était ma pute. Je l'aimais pour cela aussi. » (2010, p. 52) Cette topique hante *L'Armée du salut*, depuis l'allusion à M'Barka lorsque celle-ci s'écrie, quand son mari l'accuse d'infidélité : « Moi, [...] [u]ne femme qui trahit, une putain ? » (p. 20), jusqu'à la mention récurrente du rôle de l'argent dans la relation d'Abdellah avec Jean : « Il payait tout. Il me le rappelait sans cesse. » (2010, p. 152) Le narrateur est en fait obsédé, en diverses circonstances, par la contiguïté vraisemblablement possible de sa situation avec celle d'un prostitué. « J'étais [...] [c]urieux d'être dans la peau d'un prostitué. » (p. 130), avoue-t-il lorsqu'il se fait aborder par un homme dans une rue genevoise. Aussi s'agissait-il d'une équivoque : « J'étais heureux, de ce plaisir, soulagé. Il ne m'avait finalement pas pris pour un prostitué. Je lui avais plu, il voulait goûter à moi, et c'était aussi simple que ça. Un échange équitable de jouissance. » (p. 132)

Mais ramenée sur la relation du narrateur avec l'amant suisse qui lui avait en apparence permis de réaliser son rêve européen, et du point de vue de la perception de celle-ci par les autres, une telle équivoque possible se transforme en certitude



au moins envisageable : « [Pour] la secrétaire du département de français [...] [à qui] Jean [...] avait visiblement tout raconté, je m'étais métamorphosé en [...] une petite pute [...]. » (p. 116) Cette éventualité, objectivement probable, n'est pas seulement extérieure, elle gangrène aussi la subjectivité du narrateur : « Un jour [...] un homme élégant, un peu arrogant, [...] me donna sa carte de visite sur laquelle il avait écrit : "Je paie bien". [...] [C]'était ça, la vérité amère était devant moi [...], je ne pouvais pas l'ignorer. [...] Les gens allaient me prendre pour le petit mec que se payait Jean pour ses vacances. [...] Pour beaucoup de monde [...] je n'étais que cela, une pute, une petite pute. Circulant dans ce "nouveau" monde avec Jean, j'apparaissais aux yeux des autres comme sa chose sexuelle. Je ne pouvais être que ça. C'est lui qui payait après tout. » (p. 123-124) Si, du moins dans l'opinion éventuelle d'autrui, « comme Jean, tout le monde pouvait l'acheter » (p. 124), alors son identité subjective même est atteinte par ce qu'il devient objectivement : « Même pour [la secrétaire], j'étais un autre. Pas celui que je pensais être moi. » (p. 116. C'est évidemment le « je pensais » qui importe ici : le texte, en effet, ne dit point « pas celui que j'étais ».

### ***Partir, revenir : à quel prix, à quelles conditions ?***

Une telle situation de fait produit « [a]u fond de [lui-même] [...] une fracture irrémédiable » (p. 124). C'est, vers la fin de *L'Armée du salut*, la brisure irréductible qui infléchit le destin du narrateur et qui provient non d'un déchirement immanent qu'il aurait pu surmonter, mais de la prose du monde à laquelle il va être confronté. Une telle extériorité intériorisée le ramène vers son pays et les conditions de colonialisme sexuel offertes

par celui-ci : « L'avion qui me ramena au Maroc [...] était rempli de femmes marocaines qui se voulaient chic. C'étaient des prostituées de luxe. [...] [E]lles rentraient au Maroc. Là-bas comme ici tout s'achetait. » (p. 124)<sup>8</sup> Une équivalence, voire une confusion, de *l'ici* et du *là-bas* est établie, et, de façon subliminale, du « elles » et du « moi ». Mais au centre de celle-ci, c'est bien du Maroc qu'il est question, c'est bien de *là* que viennent ces prostituées, et c'est bien *là*, par le même vol que celui du narrateur, qu'elles retournent, « leur liberté, grâce aux francs suisses, afin acquise » (p. 124)<sup>9</sup>.

Aussi est-ce son pays qui revient à l'esprit du narrateur à l'aube succédant à sa première nuit, lorsqu'il est revenu en Europe pour, cette fois-ci, y « [r]éapprendre à aimer. [...] seul. » (p. 154) : « Les gens qui avaient comme moi passé la nuit à l'Armée du Salut avaient disparu. [...] Où étaient-ils allés ? Tenir les murs comme font les jeunes sans travail au Maroc ? Se prostituer ? Trafiquer ? » (p. 110) Par-delà l'association de la prostitution et du trafic (le mot qui, avec celui de trahison, définit Tanger), c'est au Maroc que le lecteur est renvoyé, un pays où le narrateur avait déjà pu observer que Jean, qui « payait pour tout » (p. 108), « [g]râce à ses francs suisses [...] pouvait tout avoir [...] » (p. 109), lorsque son amant avait, devant lui, et sans gêne aucune, « gliss[é] deux billets de deux cents dirhams dans l'une des poches [du] pantalon » de son rival tangerois, Mohamed (p. 108). Ce dernier, à l'instar du narrateur, « comme tant d'autres, [...] rêvait de quitter un jour le Maroc pour la France » (p. 105) – dans son cas, pour n'importe où en Europe d'ailleurs, ou alors pour « le rêve absolu »

---

<sup>8</sup> Cet épisode de *L'Armée du salut* apparaît déjà sous une première forme dans un des récits de *Mon Maroc*, « Une vie ailleurs ou le traducteur » (p. 133-138).

<sup>9</sup> On notera l'usage du terme « liberté ».

(p. 105), les États-Unis. Afin d'accomplir son projet, après s'être prostitué avec les étrangères en visite à Tanger, Mohamed « s'était tourné [...] vers les hommes » (p. 106), non sans un mélange de satisfaction, à la fois financière et narcissique, et de trouble générique.

La proximité de la situation de Mahomed et de celle du narrateur – à qui il n'est pas sans ressembler d'une certaine manière : « Il était touchant, par sa beauté, sa naïveté, son intensité et ses contradictions » (p. 107) – est soulignée dans le texte : « Il savait que j'étais comme lui de ce pays-bordel [...] » (p. 107), dont le jeune Tangerois déclare que « le sexe, le sexe, le sexe, du matin au soir, et même toute la nuit [...] est la première matière brute [...], son trésor, sa première attraction touristique » (p. 105). Cette contiguïté contamine Abdellah auto-réflexivement : « Mohamed acceptait d'être acheté. [...] Et moi ? Jean était-il en train de m'acheter aussi ? » (p. 108) Elle est à vrai dire thématiquement compulsive et va au demeurant se transformer en véritable assimilation dans *Infidèles*, roman dans lequel Jallal (un des *alter ego* scripturaux de l'écrivain) se prostitue; ou encore, dans *Un pays pour mourir*, avec un autre narrateur suppléant, Aziz, lui aussi un prostitué en grande partie inspiré de l'auteur lui-même, comme l'est d'ailleurs son amie Zahira, qui partage avec lui cette même activité.

Certes, dans *L'Armée du salut*, le narrateur proteste de l'innocence de ses intentions. Après tout, précise-t-il, « [il] n'avai[t] aucune expérience de l'argent » (p. 109). Et, s'il se rendra à Genève de nouveau, après avoir rompu avec son amant, c'est parce que, avant même d'avoir connu celui-ci, il avait reçu, sur la base de ses mérites académiques, une bourse pour aller étudier à l'université de cette ville. En ce sens, il ne

doit rien à Jean. Mais une telle précaution rhétorique, qui correspond au demeurant à ce qui semble bien être une réalité de fait exprimée dans et par l'autofiction, est cependant vertigineusement surplombée (en même temps qu'elle est trouée) par la dialectique même de la trahison qui induit et détermine, depuis son avènement, le rapport du narrateur avec le professeur suisse. En effet, si celui-ci lui apparaît pour la première fois en tant que commentateur (ou peut-être théoricien proférateur...) du *beau mensonge*, les intentions et intérêts d'Abdellah demeurent, en tant que tels, innommés dans le récit, même si leurs possibilités sont désignées : attraction pour « un homme occidental, cultivé, quelque part un homme-rêve » (p. 98) ? ; demande narcissique de reconnaissance en miroir ? : « J'étais ravi d'avoir un homme pour moi, qui s'intéresse à moi. [...] Je lui exprimais sans honte mon désir d'être de plus en plus un intellectuel [...] comme lui. » (p. 98-99) ; volonté de tenter sa chance auprès de cet universitaire européen qui « [le] sort[ira] momentanément de son milieu populaire » (p. 98) dès lors qu'il a déjà obtenu une bourse lui permettant d'aller étudier, deux ans plus tard, à Genève ?

Il y a-t-il eu (et de part et d'autre) *trafic* ? S'il est, dans les limites intratextuelles, évidemment impossible de répondre à une telle interrogation, ce qui est certain, c'est que la hantise de celle-ci est présente dans sa récurrence et, précisément, dans sa résistance à être résolue. C'est en fait après avoir raconté à son amant une aventure sexuelle très intense, vécue lors de son voyage en train du Maroc en Suisse (et via Paris) que le narrateur est qualifié par Jean de *petite pute*. Il devient alors le traître qu'il était déjà. Ou plutôt : il le devient du fait même de ne pas l'avoir été, puisque l'avoir été eût impliqué qu'il ait été passionnément amoureux de Jean (ce que le récit qu'il fait à ce dernier montre précisément qu'il

n'était pas). Traître de toute façon, tel est le narrateur à la fin de *L'Armée du salut*. Mais il est dès lors aussi définitivement libéré, sans attaches, tourné vers le futur. De celui-ci, la direction ouverte est tracée dans et par l'écriture : « Cela ne se ferait pas du jour au lendemain. » (p. 154) Il va lui falloir d'abord « [se] perdre complètement pour mieux [se] retrouver. Constituer enfin, le matin d'un jour gris et froid, une armée pour [son] salut. » (p. 154) Cette perte et cette recherche de soi passeront par un questionnement de son rapport au Maroc, à l'arabité et à la religion musulmane<sup>10</sup>. Un jour, de Genève à Paris, l'écrivain Abdellah Taïa se retrouvera entre « désassujettissement » et « resignification » de soi (Gouyon, 2013, p. 199), à la fois de plus en plus entouré et de plus en plus seul. Et, devenu certes (très) visible, médiatisé, actif, engagé aussi, il sera cependant, comme l'est le garçon rejeté au profit de son rival dans la chanson d'Abdel Halim Afez que son frère Abdelkébir écoutait à Tanger avec ravissement – car il s'en imaginait sans doute être l'élue (p. 66-67) –, solidaire des « gens tristes » qui « n'ont pas de place parmi [la] foule en extase » (p. 67).

## Bibliographie

EL MAAROUF, Samir Patrice. (2014), *Les Prémices littéraires des révolutions arabes*, Paris, L'Harmattan.

GENET, Jean. (1949), *Journal du voleur*, Paris, Gallimard.

GENON, Arnaud. (2016), « L'autofiction comme enj(e)u politique dans l'œuvre d'Abdellah Taïa », dans Arnaud Genon et Isabelle Grell (dir.), *Lisières de l'autofiction*, Lyon, Presses

---

<sup>10</sup> À ce sujet, se reporter à Heyndels (à paraître a).

universitaires de Lyon, p. 235-257.

GOUYON, Marien. (2013), « Abdellah Taïa et "l'ethnologie de soi-même". Du point de vue de l'objet à la construction de l'objet », *Tumultes*, vol. 41, n° 2, p. 185-204.

HEYNDELS, Ralph. (à paraître a), « *Islam mon amour*. "Nous réinventerons cette religion" : la réinscription de l'Islam dans l'imaginaire fictionnel d'Abdellah Taïa », dans Ridha Boulaâbi (dir.), *Les Francophonies de la Méditerranée*, Paris, Geuthner.

— (à paraître b), « "Je suis folle". Folie de l'identité, du genre et du sexe chez Abdellah Taïa », dans Mary Jo Muratore (dir.), *Hermeneutics of Textual Madness: Re-readings / Herméneutique de la folie textuelle: re-lecture*.

— (à paraître c), « Les Marocs imaginaires d'Abdellah Taïa », dans Mohammed Lehdahda (dir.), *L'Imaginaire Maroc des écrivains marocains et euro-marocains*, Presses de l'Université de Meknès.

— (2014a), « *Abdellah à jamais disparu*, ou les jeux de miroir du Je. Émergence et évanescence de soi dans la mise en scène de l'écriture chez Abdellah Taïa », dans Luc Fraisse (dir.), *L'Écrivain et ses doubles*, Paris, Classiques Garnier, p. 149-161.

— (2014b), « Écrire dans la loyauté infidèle : dialectique de la fidélité et de la trahison chez Abdellah Taïa », dans Pierre Brunel, Philippe Desan, Jean Prévost et Alain Rey (dir.), *De l'ordre et de l'aventure : langue, littérature, francophonie : hommage à Giovanni Dotoli*, Paris, Hermann, p. 15-20.

TAÏA, Abdellah (2000), *Mon Maroc*, Paris, Séguier.

— (2004), *Le Rouge du tarbouche*, Paris, Seuil.

— (2006), *L'Armée du salut*, Paris, Seuil.

— (2010), *Le Jour du Roi*, Paris, Seuil.

— (2012), *Infidèles*, Paris, Seuil.

- . (2015), *Un pays pour mourir*, Paris, Seuil.
- . (2016), « Tout ce que j'écris coule de la même source : moi », entretien avec Arnaud Genon, dans Arnaud Genon et Isabelle Grell (dir.), *Lisières de l'autofiction*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 315-327.
- ZEMMOURI, Mohammed-Saad. (2009), « Tanger, ville-mythe dans le discours littéraire », dans Ralph M. Coury et R. Kevin Lacey (dir.), *Writing Tangier*, New York, Peter Lang, p. 163-172.

### Résumé

La topique de la prostitution hante l'œuvre d'Abdellah Taïa. Elle est ici saisie dans le premier roman de l'auteur, mais aussi poursuivie dans ses manifestations dispersées au sein des récits ultérieurs. Loin d'y faire l'objet d'un anathème, la prostitution, qui n'est pas étrangère à l'expérience subjective du narrateur, joue dans le texte le rôle à la fois multiple et ambivalent d'un révélateur de différence et de résistance sociale et sexuelle et permet aussi l'affirmation d'une liberté au moins relative, même si elle est obtenue à travers des formes d'aliénation.

### Abstract

The topic of prostitution haunts Abdellah Taïa's work. It is here addressed in the author's first novel, but also pursued in its various manifestations through the ulterior narratives. Far from being anathematized, prostitution, which is not foreign to the narrator's subjective experience, plays within the text the role both multiple and ambivalent of a revelator of social and sexual difference and resistance, while permitting also the affirmation of a freedom, at least relative, even if obtained through forms of alienation.